

té, la bienveillance, l'indulgence, et le resto.

En suivant une telle conduite, la mère de famille verra bientôt s'établir entre elle et ses enfants ces doux épanchements de l'âme, cette tendresse maternelle qui, comme Marie, pressant sur son cœur virginal l'enfant divin auquel elle a donné naissance, et qu'elle comble de caresses à la fois pleines d'affection et de respect.

Oui, mères chrétiennes,—comme l'exprime si chaleureusement le *Propagateur Catholique*,—vous avez raison de choyer vos petits enfants; car leurs âmes, régénérées par le baptême, plaisent au cœur de Celui qui, ayant voulu être enfant comme eux, disait plus tard à la foule avide de l'entendre: "Laissez venir à moi les petits enfants et ne les brusquez pas; c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des cieux."

Choyez vos enfants; ayez pour eux les plus délicates attentions; mais en même temps respectez ces jolies et tendres fleurs qui pourraient si facilement se dessécher et périr. Respectez vos enfants: ils sont les bien-aimés de Jésus, qui vous les confie afin que vous les éleviez pour lui, pour sa gloire, et pour leur bonheur.

Voulez-vous les voir toujours purs, toujours simples, toujours innocents? Placez-les sous l'égide tutélaire de leur auguste modèle et maître, apprenez-leur à le connaître et à le chérir, faites-leur prononcer, bégayer son nom avec amour, conduisez-les à la crèche, aux fêtes de Noël, et enseignez-leur la pratique de la douceur et de la charité.

### III

#### DÉFAUTS A CORRIGER.

Quand les enfants ont grandi, filles et garçons, la surveillance des parents devient plus pressante.

Le père doit surveiller attentivement les pas et démarches de ses garçons, et s'efforcer de les retenir à la maison, les intéresser dans la famille, afin qu'ils ne soient pas exposés à se corrompre avec de mauvais amis, ou s'adonner à l'ivrognerie, qui est la mère de tous les vices.

Quant aux filles, c'est à la mère à les surveiller plus particulièrement, et ne jamais les perdre de vue, s'il est possible. Le spectacle des théâtres et des bals sont les causes les plus générales des désastres qui se produisent contre l'honneur des familles, dans les grands centres de population.

Cette liberté d'action laissée aux jeunes filles les entraîne comme malgré elle, d'abord, à la vie mondaine, et cela finit par en faire des caractères équivoques.

Qu'est-ce que c'est qu'une fille mondaine?

La fille mondaine,—dit le *Travailleur* de Worcester,—se distingue par son amour de la toilette, son envie de plaire au grand nombre, son goût prononcé pour les parties de plaisir, les tours de prome-

nade, les visites, les soirées publiques, les théâtres, les bals, etc., toutes choses dont elle fait ses plus grands délices.

Elle ne fréquente pas l'église, ou si elle y va, c'est pour voir et être vue. Elle sait mieux danser, turlutter, etc., que prier Dieu et faire le ménage. C'est bien d'elle qu'on peut dire avec vérité qu'elle "s'habille, babille et se déshabille." C'est là, en effet, sa principale occupation. Plus elle peut avoir de courtisans, plus elle en est glorieuse. Elle n'aimera pas un jeune homme rangé, économe, tranquille, religieux, parce qu'elle craindrait qu'une fois marié il ne la retint trop à la maison et ne contrariât ses fantaisies. C'est un caractère léger comme le sien qu'il lui faut.

Bien qu'elle s'efforce d'être toute polie et aimable ailleurs, en famille elle a une humeur massacrante; elle est bourrue, impertinente, insoumise et souvent grossière à ses parents, qu'elle ne se fait nullement scrupule de contrister.

Elle aime la médisance, parle mal des filles qui se conduisent mieux qu'elle et en veut au curé s'il prêche contre la vanité, les bals, etc.

Si elle se marie avant de s'être repentie et corrigée, il y a dix risques contre une chance qu'elle était méchante fille.

Les garçons qui aimeraient à avoir une femme querelleuse, chipotière, gaspilleuse, insouciante des devoirs de mère, peuvent choisir avec confiance une fille taillée sur un modèle à peu près comme celui décrit ci-dessus.

Maintenant passons à l'autre défaut, la coquetterie.

Qu'est-ce que la coquette?

C'est un désir déréglé de plaire aux créatures. Je dis *déréglé*, car il y a un désir légitime de plaire aux hommes; il suffit d'avoir une intention pure et de ne point excéder la mesure. On peut même dire que la femme est faite pour plaire comme elle est faite pour se dévouer, et c'est pour l'aider à s'acquitter de cette double mission que Dieu lui a donné beaucoup de grâce avec beaucoup de cœur. Mais chercher à plaire dans le sens chrétien du mot, ce n'est pas chercher à briller.

Chercher à plaire, c'est s'occuper des autres; chercher à briller, c'est de s'occuper de soi.

Briller, c'est de se faire des envieux; plaire, c'est se faire des amis.

Briller, c'est mettre la grâce au service de l'égoïsme; plaire, c'est faire de la grâce la servante de charité.

La coquetterie ne cherchant qu'à briller fait donc d'une vertu un vice, d'un talent naturel un art perfidieux.

Prions pour que ce triste tableau ne soit pas le partage du plus grand nombre.

### IV

#### L'HYGIÈNE DES ÂMES.

La santé publique, comme chacun sait, est un des points qui attirent en première ligne la sollicitude des gouvernements.

Non-seulement en temps de contagion et d'épidémie, mais encore en temps ordinaire, les pouvoirs civils ne négligent rien pour rechercher et constater les causes et les effets du mal physique, des affections morbides, pour appliquer les remèdes préventifs et curatifs. C'est un devoir. La qualité des aliments, la salubrité des habitations, le débit et l'usage des substances dangereuses, la sûreté des chemins, et tant d'autres occurrences dans lesquelles se trouvent ou peut apparaître un danger, tout cela préoccupe sans cesse les gouvernements, les législatures, les corps municipaux, en un mot tout ce qu'en ce monde a une partie quelconque d'autorité.

Loin de nous plaindre de cette action, de cette vigilance continuelle, nous voudrions la voir plus étendue, plus intelligente encore. On fait peu de choses, on ne fait rien quand on pourvoit uniquement aux nécessités du corps. Et l'âme, qui donc en prendra soin? Aux âmes il faut la vérité, la vertu, les bons conseils, les bons exemples. Les âmes contractent des maladies infiniment plus redoutables que celles qu'on traite dans les hôpitaux. Où sont les infirmeries des âmes?

Au nom d'un prétendu progrès, les âmes sont ainsi délaissées, c'est-à-dire sacrifiées. L'Eglise catholique seule fait état de s'en occuper, et, en effet, elle s'en occupe activement. Mais pour obtenir le résultat désiré, il est nécessaire que la presse, à quelque foi religieuse qu'elle appartienne, lui aide dans sa mission morale.

Le but de cet article est d'attirer l'attention des autorités civiles, des corps municipaux, sur un devoir qui leur incombe pour le redressement des abus, pour la sauvegarde de la morale publique outragée.

Parmi les objets susceptibles d'offenser la morale, se trouvent des peintures et des statues, que des marchands sans pudeur ne craignent pas d'étaler au regard public dans leurs vitrines. La nudité la plus révoltante s'y trouve, on dirait vraiment que ces vendeurs sans scrupule se complaisent à saper petit à petit les mœurs candides de la population, et surtout de la jeunesse, si facile aux impressions de cette nature.

N'oublions pas que, protestants comme catholiques, nous sommes tous tenus aux mêmes règles de la morale.

Prévenir le danger, circonscrivre le mal quand il apparaît, tel est le rôle que doit tenir les conseils municipaux des villes, surtout en donnant avis aux gardiens de la moralité publique, la police, à faire disparaître ces obstacles.

Nous signalerons, en passant, les vitrines de certains brocanteurs de la rue Sussex et de la rue Sparks, de cette ville, où se trouvent étalés ces sortes de marchandises si peu conformes à la décence publique. Nous attirons donc l'attention du Maire et des membres Canadiens-Français du Conseil-de-Ville, sur la matière.